

Elisabeth Tezenas

Plonger *

Plonger, ce fut bien cela à mon niveau : plonger dans l'histoire de la psychanalyse. Découverte de ces pionnières, Sabina et Hermine, oubliées, dont je n'avais jamais entendu parler, celles d'avant Melanie Klein et Anna Freud, celles d'avant Jung, souvent désigné comme le premier analyste d'enfants. Je les appelle donc Sabina et Hermine, par facilité. Ou parce qu'elles me sont devenues familières ! Nous avons eu une boussole pour juger leurs travaux : « La causalité qu'il faut dire logique plutôt que psychique, si l'on donne à logique l'acception des effets du logos ¹ ».

Aucune raison objective qu'elles aient été oubliées : dans les textes de Sabina et d'Hermine, dont les collègues vont vous parler, il n'est question que du signifiant et de la jouissance qui s'y connecte : Hermine a entendu le mot « debiout » de son neveu mais, surtout, ne l'a pas rectifié ² ; Sabina a repéré la dimension de jouissance chez le bébé quand il émet des sons – lire le texte « La genèse des mots enfantins Papa et Maman ³ ».

Pour elles deux, l'enfant est un être de langage, dès les premiers jours : il est sensible aux mots et pas seulement aux bruits. Sabina s'intéresse à la façon dont la mère joue au niveau verbal avec son bébé – *lalangue* dirions-nous aujourd'hui ⁴. Patricia Vassaux nous en parlera. Elles sont

*  Intervention présentée à Paris, le 20 septembre 2025, lors de l'après-midi de cartel sur le thème « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants », en préparation des Journées nationales de l'EPFCL-France « L'aventure psychanalytique et sa logique » les 29 et 30 novembre 2025 à Paris.

Membres du cartel : Philippe Bardon, Brigitte Hatat, Nicole Rousseaux-Larralde (plus-un), Elisabeth Tezenas, Patricia Vassaux.

1.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 242-243.

2.  H. Hug-Hellmuth, « Analyse d'un rêve d'un garçon de 5 ans et demi », dans *Essais psychanalytiques*, Paris, Payot, 1991.

3.  S. Spielrein, « La genèse des mots enfantins Papa et Maman », (1920), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, p. 327-342.

4.  P. Vassaux, « Sabina Spielrein et la "Ur-psychanalyse" avec les enfants », dans ce numéro.

intéressées par le langage et pas seulement par l'Œdipe. Sabina est aussi intéressée par la psychose : son mémoire portera sur un cas de schizophrénie. Hermine ouvrira la question du féminin dans une période où le masculin domine ⁵ : c'est ce que Philippe Bardon a repéré. Freud les soutiendra : Sabina écrit « La destruction comme devenir ⁶ » qu'il citera en bas de page dans « Au-delà du principe de plaisir ⁷ » ; il confiera à Hermine une rubrique dans la revue *Imago* en 1913.

Pourquoi cet oubli ? Cette question, nous l'avons posée à chaque séance : parce que ce sont des femmes à une époque phallocrate ? Parce que ce sont des femmes pour lesquelles le scandale a recouvert tout le reste ?

Ces deux pionnières ont-elles été psychanalystes avec les enfants ou psychanalystes d'enfant, et alors, duquel ⁸ ? C'est l'objet du texte de Nicole Rousseaux-Larralde.

Elles ont expérimenté comme tous leurs collègues, elles ont fait des erreurs, les mêmes que leurs collègues femmes et hommes : analyser leurs proches, leurs enfants, parfois sans avoir fait soi-même une analyse. C'est Hermine qui pose en 1920, devant la communauté analytique, qu'on n'analyse pas quelqu'un de sa famille. Ferenczi, lui, établira en 1926 la deuxième règle fondamentale de la psychanalyse : il faut avoir fait une analyse pour être analyste. En 1928, il posera celle du contrôle. Quel confort aujourd'hui de bénéficier de leur expérience, acquise par tâtonnements, erreurs, prises de risque. Mais Freud est déjà orienté par la structure bien qu'il n'ait pas tous les outils pour la conceptualiser.

L'autre question qui est revenue à chaque séance est celle de l'époque : autour de 1900, à l'est de l'Europe (Empire austro-hongrois, future URSS), foisonnent les idées concernant l'Homme et l'éducation ; émerge alors un désir de changer la société. Quoi d'étonnant à ce que la psychanalyse naisse à Vienne dans ce contexte. En URSS, Trotski prône l'Homme nouveau et dit que chacun devrait être analysé pour s'affranchir des déterminismes sociaux. Se développe aussi l'idée qu'il faut sortir l'éducation du giron de la famille. L'accueil des orphelins et des traumatisés de la Première Guerre mondiale va aussi être un catalyseur pour le travail théorique.

5.  P. Bardon, « Hermine von Hug-Hellmuth : pas du Tout ! », dans ce numéro.

6.  S. Spielrein, « La destruction comme devenir », (1920), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung, op. cit.*, p. 213-256.

7.  S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, n° 44, 1981, p. 103.

8.  N. Rousseaux-Larralde, « Des pionnières : de quel enfant ont-elles été l'analyste ? », dans ce numéro.

Je n'avais pas conscience que la volonté d'articuler la psychanalyse à la pédagogie, l'éducation, le soin s'était manifestée de façon si aiguë dès les débuts. Les analystes avaient donc l'idée que la psychanalyse devait avoir un rôle en dehors des cures : ils étaient convaincus de son utilité, de sa nouveauté ; il s'agissait, par la psychanalyse, de créer un monde nouveau, d'éviter certaines erreurs dans l'éducation. J'ai été attrapée par cet aspect du travail des pionnières parce que j'exerce en cabinet et en institution et que je me demande souvent, pour l'institution, « qu'est-ce que j'fous là ⁹ ? »

L'histoire montre que la période d'ouverture qui marqua l'Europe de l'Est dans les années 1900 se refermera très brutalement. C'est ailleurs, en France, en Italie et en Grande-Bretagne, qu'une nouvelle période similaire s'ouvrira avec les années 70 du siècle dernier. Il faut donc l'époque pour fournir le catalyseur de la découverte et de son développement. Transformation de la subjectivité (changement du rapport au discours dominant). Ouverture à l'inconscient. C'est donc ailleurs, et quelques années après celles de Sabina et d'Hermine, qu'est revenue la volonté de ne pas cantonner la psychanalyse aux cures, mais aussi de questionner la cure pour l'enfant et le psychotique.

L'enfant et le psychotique ont spécifié un débat qui accompagne le développement de la psychanalyse parce que l'institution est souvent leur lieu d'adresse : le débat est celui du risque de dégrader la psychanalyse. L'analyste est en effet rarement recruté en tant que tel dans les institutions qui l'accueillent. Qu'en est-il alors de son acte ? Est-ce encore de la psychanalyse ? Ce risque de dégradation, Freud le repérait déjà : s'il soutenait l'application de la psychanalyse à la pédagogie, il distinguait bien l'observation analytique de la cure elle-même (« l'or pur de l'analyse ¹⁰ »). Lacan ne négligeait pas ce risque, soulignant en 1968, en clôture du Congrès de Strasbourg, que « c'est bien là, au cœur de ce problème, que nous sommes portés dans ce Congrès, à savoir la conjonction en un seul nœud des rapports du sujet à notre époque avec ces trois termes : d'abord l'enfant [...] ensuite le psychotique [...] enfin l'institution ¹¹ ». Avec l'enfant et le psychotique, il est question d'une extension du procédé freudien à des lieux autres que

9.  J. Oury et P. Faugeras, *Préalables à toute clinique des psychoses, Dialogue avec Patrick Faugeras*, Toulouse, Érès, 2020.

10.  S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975, p. 141.

11.  J. Lacan, « Discours de clôture du Congrès de Strasbourg », (1968), *Lettres de l'École freudienne*, n° 7, 1970, p. 157-166 : « Dès lors que vous y êtes, c'est-à-dire que vous n'êtes pas chez vous. »

la cure. L'institution introduit un troisième dans le lien à deux du discours analytique.

Ce risque a amené certains à défendre l'extra-territorialité de la psychanalyse. Ce n'était la position ni de Freud ni de Lacan : pour eux, seul l'abandon du fondement de la psychanalyse par les analystes eux-mêmes peut la dégrader : « La psychanalyse vraie a son fondement dans le rapport de l'homme à la parole ¹². » Par contre, Freud soulignait la nécessité d'adapter la technique et Lacan parlait d'institutions « étrangères à la psychanalyse ¹³ » : étrangères implique que l'analyste ne peut y opérer en tant qu'analyste. Il ne dit pas cependant que les analystes n'ont pas à y être.

L'institution « étrangère à la psychanalyse » n'était pas l'objet des préoccupations de Lacan : c'était l'institution analytique. En 1967, il évoque « la psychanalyse en extension, soit tout ce que résume la fonction de notre École en tant qu'elle présentifie la psychanalyse au monde ¹⁴ ». Ce n'est pas la même chose qu'introduire la psychanalyse dans les institutions médico-sociales, éducatives, d'accueil. Pour autant, comme Freud, il a soutenu des expériences institutionnelles, celles de Jean Oury, Maud Mannoni, Jenny Aubry, etc. Dans son intervention à la table ronde au Collège de médecine de 1966 organisée par Jenny Aubry, Lacan déclare : « Cette place de la psychanalyse [...] est extra-territoriale du fait des psychanalystes qui, sans doute, ont leurs raisons pour vouloir conserver cette extra-territorialité. Ce ne sont pas les miennes ¹⁵ [...] ». »

Aubry note dans son entretien avec Mario Cifali en 1986 qu'« aux Enfants Malades, lors de la création de l'EPF, de nombreux membres travaillaient officiellement dans mon service, ce qui était important pour Lacan, plus que mes compétences d'analyste ¹⁶ ». Il semble là qu'il fasse une distinction, bien reçue par Aubry : qu'il y ait des professionnels analystes dans le service mais qui n'opèrent pas forcément en tant qu'analystes. Aubry, dans ce même entretien avec Mario Cifali, en évoquant Dolto, parle de « leur envie » commune « de voir la psychanalyse se développer pour les enfants ».

12. [↑](#) J. Lacan, « La psychanalyse vraie et la fausse », (1958), *L'Âne*, n° 51, 1992, p. 24-27.

13. [↑](#) J. Lacan, « Discours de clôture du Congrès de Strasbourg », art. cit.

14. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Annuaire de l'EPFCL 2023*, « Les textes fondateurs », p. 103, et dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 246.

15. [↑](#) J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques 1952-1986*, édité et préfacé par É. Roudinesco, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2010, p. 287-322.

16. [↑](#) J. Aubry, « À propos de Françoise Dolto », entretien réalisé en avril 1986 et publié dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques 1952-1986*, op. cit., p. 443-454.

Aubry et Dolto, avec d'autres, ont rappelé ce que Sabina et Hermine ont établi à leur époque : l'enfant est un être pris dans le langage et la parole, dès les premiers jours. Elles, avec d'autres, ont travaillé avec les enfants selon deux modalités : en proposant des cures et en développant des prises en charge institutionnelles différentes. Avec des effets : les travaux des analystes de l'époque sur l'enfant ont amené des aménagements de la prise en charge tant dans le domaine du soin (Bonneuil) et du quotidien (crèches) que de ce qu'on appelait la DDASS (pouponnières).

La psychanalyse a donc infusé à une période tous les secteurs de l'enfance. Et des analystes ont exercé en institution, en parallèle ou non d'une activité en cabinet. Alors, quelle peut être la position de l'analyste dans ces institutions ?

Lacan disait que l'analyste n'est pas chez lui dans une institution étrangère à la psychanalyse et a à expliquer ses mœurs : « [...] vous êtes priés d'assumer quelque chose qui participe des fonctions de l'enseignement, vous apprenez au moins aux gens à se conduire vis-à-vis de ce loup qu'ils ont introduit dans leur bergerie, et pour ça il faut que vous expliquiez un peu ses mœurs. Vous êtes là en position d'enseignant ¹⁷. » Il souligne la « duplicité que constituent la fonction de psychanalyste et celle de l'enseignant ».

Aubry, elle, se qualifie de « tâcheron » lors de l'entretien avec Mario Cifali ¹⁸. « Tâcheron », ce terme m'a arrêtée. Elle parle de ses différences avec Françoise Dolto : « Je dirais qu'elle était la pure psychanalyste géniale dans son écoute de l'inconscient et que moi je suis plutôt un tâcheron. » Il y a donc le pur psychanalyste et le tâcheron. On peut l'entendre comme une dévalorisation. Il me semble que c'est à rapporter à « l'or pur de l'analyse », la cure, là où l'analyste opère avec son acte. Lacan a établi « la section de psychanalyse pure » dans l'acte de fondation du 21 juin 1964, « soit praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, laquelle n'est rien d'autre [...] que la psychanalyse didactique ¹⁹ ».

Aubry écrit : « J'essaie d'appliquer au mieux les principes de la psychanalyse » dans le service, soit dans une institution « étrangère à la psychanalyse ». Être un tâcheron, être à la tâche. L'acte est du côté de l'analyste. Ces deux termes – tâche et acte – permettent donc une distinction : hors du

17.  J. Lacan, « Discours de clôture du Congrès de Strasbourg », art. cit.

18.  J. Aubry, « À propos de Françoise Dolto », déjà cité.

19.  J. Lacan, « Acte de fondation, 21 juin 1964 », *Annuaire de l'EPFCL 2023*, op. cit., p. 94, et dans *Autres écrits*, op. cit., p. 230.

cabinet, l'analyste n'est pas dans l'acte mais à la tâche. Travailleur acharné. Analysant de sa pratique dans l'École.

Aubry explique, en introduction de la table ronde au Collège de médecine en 1966, ce qu'elle visait : « Il s'agissait de voir ce que la psychanalyse pourrait apporter aux pédiatres et inversement », introduire « une certaine écoute analytique des parents et aussi des enfants qui modifie peut-être la démarche de l'investigation sémiologique et éventuellement, la thérapeutique. Après trois ans, l'équipe est là et elle se porte bien ²⁰. » En 1974, dans son texte « Peut-on être médecin psychanalyste ²¹ ? », elle écrit : « Sans doute l'analyste met-il son "grain de sel" dans les rouages de l'institution, par son attitude d'écoute à l'égard du discours du sujet malade et celui de sa famille et par son aptitude à dire quelque chose de ce qu'il entend. » Elle ajoute : « Ce grain de sel peut vite devenir un grain de sable qui bloque la démarche médicale et la met en question. »

Quel a été l'effet de l'introduction de la psychanalyse dans le service de pédiatrie de Pierre Royer, qui dit, dans cette même table ronde de 1966 : « Il s'est créé de cette façon entre nos malades, nos médecins, nos infirmières, des rapports d'un type que je juge nouveau [...] nous étions maladroits dans le maniement des rapports humains [...] mon idée première était en effet que nos réactions avec les malades étaient entièrement construites sur notre propre personnalité et notre propre conception nosologique de la maladie et pas du tout en fonction de l'image qu'enfants et familles pouvaient avoir de cette maladie ²². » Il y a donc eu un effet, non négligeable.

Y a-t-il encore des raisons aujourd'hui d'introduire la psychanalyse dans l'institution « étrangère à la psychanalyse » ? Nous avons bien compris que nous ne changerions pas le monde ! Est-ce simplement pour des raisons économiques que des analystes travaillent en institution ? Y aurait-il d'autres raisons qui feraient dire que les analystes ont à être dans ce type d'institution ?

Sortir la psychanalyse du cabinet, ce n'est pas forcément mener des cures ni appliquer les principes de la cure à l'institution, c'est appliquer les principes de la psychanalyse : soutenir que l'enfant n'est pas qu'un être de besoins mais un être pris dans le langage et la parole. Dans la période actuelle, c'est déjà beaucoup.

20. [↑] J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », art. cit.

21. [↑] J. Aubry, « Peut-on être médecin psychanalyste ? », dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques 1952-1986*, op. cit., p. 405-414.

22. [↑] J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », art. cit., p. 287-322.

Dans l'institution où je travaille, en protection judiciaire de l'enfance, c'est aussi sortir de la tentation de l'aide samaritaine sur laquelle Lacan alerte en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage ²³ ». Accompagner les professionnels face à l'insupportable : maltraitements, abus, carences, négligences graves, où le fantasme de sauver l'enfant, de le préserver de toute souffrance, de faire son bien est vite à l'œuvre et met à mal encore davantage l'enfant et les parents.

Lacan rappelle la boussole dans le travail avec l'enfant lorsqu'il dit dans la discussion autour du cas de la petite Sabine ²⁴ : « Peu importe qu'on ait tort ou raison. Mais il s'agissait d'interpréter alors les manifestations agressives comme symptômes. » Ça, c'est dans la cure. Hors la cure, on ne fait pas d'interprétation directe à l'enfant. Pour autant, considérer une manifestation de l'enfant comme un symptôme et non comme un trouble, ça change quelque chose : un trouble, on veut le rectifier, voire le faire disparaître, et on prive l'enfant de son statut de sujet.

Quand Aubry note qu'« après trois ans, l'équipe est là et elle se porte bien », elle dit aussi quelque chose de l'effet sur les professionnels de l'introduction de la psychanalyse dans le travail d'un service ou d'une institution. Ça permet de mieux respirer !

Lacan disait que la psychanalyse « trouvera sa place en son temps, c'est-à-dire extrêmement vite à considérer la sorte d'accélération que nous vivons quant à la part de la science dans la vie commune ²⁵ ». Nous y sommes : l'époque actuelle en Europe est plutôt à la fermeture à l'inconscient. Les institutions ne veulent plus de la psychanalyse, qui n'entre pas dans les cases des évaluations et des tarifications. J'entends aussi dire que la psychanalyse est obsolète, moins efficace que les autres thérapies, culpabilisante pour les mères.

Et pourtant, il n'est pas sûr qu'il y ait un rejet institutionnel de la psychanalyse. Peut-être est-ce aux analystes d'être au clair avec la position qu'ils peuvent occuper dans une institution étrangère à la psychanalyse : être tâcheron, être enseignant. Grain de sel, voire grain de sable. Cela

23.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », art. cit. « C'est la tentation qui se présente à l'analyste d'abandonner le fondement de la parole, et ceci justement en des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique. »

24.  J. Aubry, « Ambivalence et autopunition chez une enfant séparée », conférence donnée à la Société française de psychanalyse à l'occasion de la projection du film *La Carence de soins maternels*, séance du 22 mars 1955, et publiée dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études clinique 1952-1986*, op. cit., p. 135-174.

25.  J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », art. cit., p. 287-322.

n'annule pas pour autant la possibilité de l'acte, livré aux contingences de la rencontre.

« Présentifier la psychanalyse au monde », ça concerne l'École mais peut-être aussi les institutions : être présent pour qu'il y en ait un qui parle autrement. Ça s'entend quand il y a du psychanalyste, qu'il en fasse fonction ou pas !

C'est comme ça que j'entends aujourd'hui l'expression de Lacan « faire prime sur le marché ²⁶ » : faire entendre autre chose, quelque chose qui sorte du brouhaha ambiant et qui donne à la psychanalyse une place d'exception. Alors il y a chance que certains – assez autonomes par rapport au discours dominant – s'adressent à un analyste, y compris des acteurs institutionnels. Pour moi, ça vaut le coup ! Pas d'aigreur ni de nostalgie : être à la tâche.

26.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 307-312.